

## Mille neuf cent quatre-vingt-onze.

Il fait nuit noire, et la petite route déserte qui serpente sous les frondaisons s'enfoncé toujours plus bas dans les ténèbres.

Mes pétarades réveillent la forêt. Une chouette curieuse fait un détour sur le chemin de son abri, et vient planer au dessus de moi. Spectre blafard en lévitation à quelques centimètres de ma visière.

Elle m'ouvre le chemin pendant une centaines de mètres. Elle a parfaitement synchronisé sa vitesse sur la mienne, figée en l'air, immobile. Mon phare projette son ombre gigantesque sur la voûte végétale.

Elle oblique à droite, sort en silence de ma bulle de lumière pour disparaître dans les ténèbres

La campagne a ses moments. Je me demande s'ils compensent toujours le reste.

1991. Trois ans que je suis arrivé ici. Trois année d'isolement champêtre et forcé.

Après avoir grandi dans la petite Afrique de la ceinture babylonienne, le choc fut rude. La campagne est charmante en vacances. Y vivre est une autre affaire. Habiter loin de tout, n'avoir aucun moyen de locomotion autre que vos parents, et l'ami le plus proche à plus de cinq kilomètres. La marche est un bon exercice ; mais les visites impromptues sont nettement plus limitées qu'au bled de la cité. Là-bas les gamins sont des rois qui arpentent leur domaine en propriétaires, rendent leurs visites tandis que les serfs préparent le goûter. Ici je ne règne que sur le ciel.

La distance est un geolier discret, mais efficace. Ma mob est une épave trafiquée de partout par son ancien propriétaire. Ma Rosinante. Elle m'a offert tout un été de liberté.

Je me demande ce que je pourrais bien raconter à mes amis restés au pays si je les revois un jour. Contempler l'aube face à la mer tous les matins me vaudrait sans doute quelques regards envieux, mais il faudra peut-être arranger un peu la réalité...

Sera-t-il nécessaire de leur préciser que l'aube est encore loin ? Que ma seule rêverie se concentre sur les gants qu'il faut que je me procure absolument ? Mes doigts sont bleus de froid. Je tape des pieds sous la lampe étouffée d'une cabine téléphonique, incongrue au centre du néant. La lumière aussi est froide, noyée dans la brume qui monte des flots.

Enfin, une tâche de couleur laiteuse sur la route côtière, un grondement lointain, l'arrivée du car. J'ai failli me laisser distraire par habitude. Je ne surveillais pas du bon côté. Mais non, cette fois-ci, comme hier déjà, je pars dans l'autre sens. L'autre côté... Ce seul fait justifie presque ce réveil encore plus sèchement matinal. Je vérifie l'antivol de ma brèle en espérant que ce soir, elle ne me lâchera pas sur le chemin du retour,

Je m'assieds dans la chaleur sale du car. Quelques andouilles, embarquées depuis plus longtemps, ont eu le temps de s'ébrouer et échangent quelques blagues grasses. Les filles ont récemment passé le cap de la débilité ; nous sommes en plein dedans. La plupart des regards sont amorphes et encore lourds de sommeil. J'en identifie la plupart. Sur cette ligne, beaucoup allaient au collège l'année dernière. Ce collège de village tranquille qui s'éloigne dans notre dos. Celui où la seule sortie valable consistait à s'enfoncer dans le petit bois local pour apprendre à se rouler des pelles. L'établissement qui, à mon arrivé, m'avais surpris par sa petite taille et son design propre, avant de m'estomaquer par la monotonie de ses occupants. Une mare de gaulois pâlots. Cette impression étrange de baigner dans un bol de fromage blanc et fade.

Je contemple le groupe de marioles du fond. En découvrant la faune locale, j'avais parfois eu l'impression d'être en fantasia au pays des ploucs. Souvenirs embarrassants d'un autre voyage scolaire en car, d'un amas de gamins écrasés contre la vitre, contemplant avec des yeux écarquillés un papy marocain rentrant du marché avec sa clope au bec. Et du *Alors c'est vrai, il y en a plein*, chuchoté par un jeune campagnard estomaqué.

Pas toujours évident l'intégration. Mais on apprend à les connaître. Ils ont d'autres qualités. La plupart est même sympathique, malgré une naïveté parfois confondante. Trois années en immersion ethnologique ont jeté un éclairage différent sur mes camarades. Des taulards qui, du fond de leur cellule, n'ont d'autre fenêtre sur le monde que la télévision et la rumeur.

Le ciel blanchit lorsque nous entamons notre ascension pédestre. La côte ici est presque aussi longue est raide que celle que j'ai descendue en il y a moins d'une heure. Cette fois je suis à piéton. Cette fois, elle monte. Mais ici, les hommes ont remplacé les arbres par des bâtiments gris. Rien de comparable à Babylone, mais une ville tout de même. Avec des cafés, des librairies, un disquaire, un cinéma. La cohorte des lycéens s'égraine en petits groupes épars le long de leur chemin de croix. Je sème les flâneurs dans le brouillard. J'ai quelque chose à vérifier.

Un carrefour. Plus haut, en face, à une centaine de mètres à peine, le lycée. Une boîte à bac avec son cheptel de plusieurs milliers de têtes, dont une bonne moitié d'étudiantes. Un nouveau terrain de jeu, un nouveau départ. Un anonymat presque complet.. Et pour la première fois, l'assurance que mon statut de fils de prof sera globalement ignoré. Casier vierge. Nouveau départ.

Sur ma droite, le grand PMU est déjà ouvert. Il est encore tôt pour les fléchettes ou le billard, mais de là où je suis, me parviennent déjà quelques ovation éparses, saluant le héros matinal qui vient de claquer une gamelle au baby.

Je délaisse le bar pour me tourner sur la gauche, curieux. Oui... les commerçants locaux connaissent leur public et adaptent leur horaires. Quelques lumières indiquent que la petite salle discrète est, elle aussi, ouverte. Je franchis la distance, ouvre la porte, et pénètre dans la bouffée de chaleur et de tabac froid. Les écrans font des halos de couleurs criardes dans la pénombre. Seules deux ombres s'agitent autour d'une grosse borne dont s'échappent des bruits de coups. Un rapide coup d'oeil me permet de les identifier vaguement. Il sont dans ma classe, je crois. Peu de mérite à m'en souvenir : l'un est asiatique, et la découverte de sa présence hier m'a presque réconforté.

Je m'approche de leurs cris étouffés. Je contemple l'image magnifique, le rythme plutôt rapide. Un karatéka semble avoir beaucoup de difficultés face à un sumotori. Le gros distribue des beignes formidable, et l'autre ne peut l'approcher sans se prendre une volée de coups. Une solution semble de lui balancer des projectiles à distance, mais mon asiat n'a pas encore vraiment compris comment lancer ses boules de feu. Il agite le joystick en grognant, mais ne parvient pas à briser la redoutable garde du sumo. Il perd. Un crédit de moins. Essoufflés, les deux combattants remarquent ma présence. Hochement de tête..

- Salut...

- Salut...

Échange de noms. Mon asiat se nomme Michel. Je suis un peu déçu. L'autre grand échalas aux cheveux longs, à l'acnée agressive et à la veste en Jean's, se nomme Alex.

- Tu veux jouer ?

- Non, pas tout de suite, c'est bon.

Il va falloir que je m'entraîne un peu en solo avant de leur expliquer la vie. Les parties sont trop chères pour les gâcher en raclées de trente secondes. Il va d'abord falloir se faire la main contre la machine. J'ai repéré une chinoise qui donne des coups de pieds de dingue. On aperçoit souvent sa culotte. C'est un plus.

Le second match se termine par un 2-1. Michel a changé d'avatar : un yogi élastique dont les coups traversent tout l'écran. La tactique fonctionne un temps, jusqu'à ce qu'Alex découvre qu'en matraquant un bouton, il peut déclencher un mur de baffes infranchissables, qui pare les coups de poings du yogi, façon Astérix.

Game over et frustration.

- Il te reste des pièces ?

Coup d'oeil commun à l'horloge. Il ne nous reste que quelques minutes avant de rejoindre la salle où nous somnolerons en sùbissant la suite des instructions d'intégration.

Le chuchotement de Michel se faufile comme un serpent entre le brouhaha des bornes.

- Non... Juste les cinquante balles que m'a filé ma mère pour le bouquin d'allemand...

Nous échangeons tous un regard.

Le sourire d'Alex lui donne des airs de loup hilare.

- J'ai déjà le mien. On n'aura qu'à se le prêter pour les exos.

Je m'écarte d'eux et me dirige vers la borne testée hier. Un singe au regard bleu lève le bras et me lance un grand sourire.

Je cherche une pièce dans ma poche alors que le taulier lance un morceau de rock pour se réveiller. Pas trop fort, pour ne pas se faire engueuler par les voisins.

On est en 1991, et je crois que je viens de me faire des potes.

Le jour se lève, et j'ai quinze ans.

Un singe cracheur de boulettes commence à se frayer un chemin à travers une jungle préhistorique.

Au dessus de moi, les hauts parleurs crachotent leur refrain.

*Hosanna, Hosanna*

*Et en route pour la joie...*